



L'éthique des paradigmes.

Marie-Anne Paveau

► To cite this version:

Marie-Anne Paveau. L'éthique des paradigmes.: Mémoire et démémoire scientifique. La rhétorique de la critique dans le discours universitaire. Conflits, polémiques, controverses, Apr 2009, Varsovie, Pologne. hal-00473987

HAL Id: hal-00473987

<https://hal.science/hal-00473987>

Submitted on 19 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie-Anne Paveau
Université de Paris 13-Nord
EA 452 CENEL
99, av. J.-B. Clément
93430 Villetaneuse
ma.paveau@orange.fr

L'éthique des paradigmes. Mémoire et démémoire scientifique

La recherche scientifique doit s'affronter à la vérité, que cela s'oppose aux intérêts de la société de l'admettre ou non (C.S. Peirce, *The Collected Papers*, vol. 8)

Introduction

Pour répondre aux questions posées par la rhétorique de la critique dans le discours universitaire, je poserai moi-même une question : y a-t-il une éthique langagière de la connaissance, qui fournirait à la critique du discours universitaire un appui pour des critères de discussion ? Je pose ce problème à partir de travaux récents en épistémologie que l'on peut rassembler sous l'étiquette de „tournant éthique de l'épistémologie“, qui articule étroitement vertu intellectuelle et vertu morale (Fairweather A., Zagzebski L., (eds), 2001).

À ce lien entre épistémologie et éthique me semble manquer une dimension linguistique, qui rende compte des formes langagières-discursives de la connaissance vertueuse : c'est une chose de dire que je crois qu'il y a un mouton dans un champ (exemple de P. Engel dans *Va savoir !*), et qu'il s'agit en fait d'un chien de berger, mais j'ai besoin pour mener mon enquête épistémico-éthique d'une technologie cognitive indispensable, qui est le langage naturel et la mise en discours, technologie qui participerait pleinement de la construction de la connaissance vraie.

Cette question linguistique n'est pas posée pour l'instant à la philosophie, dans les domaines de l'épistémologie, de l'éthique, de la philosophie de la connaissance et de la philosophie cognitive ; en linguistique, le questionnement éthique est rare et

concerne surtout les méthodes de recueil de données et l'enseignement en sociolinguistique et linguistique de l'oral (Delamotte-Legrand, Caïtucoli (dir.), 2009), ainsi que les questions liées à la responsabilité énonciative en argumentation et en analyse du discours médiatique, autour de problèmes comme la neutralité vs l'engagement des énonciateurs (*Semen* 22, 2006). Ce ne sont pas mes perspectives, mon objet n'étant pas les énoncés du discours mais les conditions langagières-discursives de vérité des énoncés.

Je résume la question : y a-t-il des conditions langagières et discursives de la vertu intellectuelle ? Je la pose ici à propos du discours scientifique de la linguistique du discours à partir d'une étude de cas, le concept d'interdiscours, qui présente des aspérités intéressantes pour tester cette hypothèse. Je précise d'abord le cadre épistémologique et théorique de mon travail, puis je présente l'étude de cas, et je propose pour conclure quelques pistes de réflexion pour ouvrir le domaine des formes éthiques du discours de la connaissance.

1. Cadres : épistémologie des vertus et analyse cognitive du discours

1.1. Positions

Ma position en linguistique et en philosophie est celle d'un réalisme modéré à la Putnam (Putnam, 1994, Tiercelin, 2002), qui pose un continuum entre internalisme et externalisme : sans avoir un accès direct au monde (réalisme radical), nous pouvons le connaître grâce à nos perceptions „internes“ et aux informations „externes“ que son existence nous donne. On peut en effet considérer que notre esprit est en partie externe à nous-mêmes, comme le montre L. Quéré :

Dans cette perspective, l'esprit est d'abord un „esprit objectif“, incarné dans les institutions, les pratiques établies, les lois, les us et coutumes d'une société. La capacité de penser ou d'acquérir des connaissances est moins alors une capacité de former et de manipuler des représentations internes qu'une capacité de s'engager dans des pratiques sociales qui sont animées et articulées par des idées communes, des croyances légitimes et des systèmes conceptuels impersonnels (Quéré, 1998, p. 161).

En linguistique, cela implique de penser l'existence de la référence en dehors du système langagier „interne“, qui, selon les internalistes, pourrait seul lui donner accès, de penser par conséquent que le sens est référentiel (Kleiber) et que la matérialité langagière et discursive n'est pas purement intellectuelle, mais constituée des réalités de notre environnement (sociales, culturelles, objectales, etc.). Les productions verbales tiennent en effet autant à des cadres internes préconstruits qu'à des cadres externes distribuées dans les technologies linguistiques-discursives qui constituent des technologies cognitives : l'ensemble de ces cadres constitue des prédiscours (Paveau, 2006). Je nomme cette conception la linguistique symétrique (Paveau, 2007, 2009c). J'emprunte le terme *symétrique* à B. Latour et à son „anthropologie symétrique“ pour signifier une épistémologie scalaire plutôt que binaire, une pensée qui établit des traits d'union entre d'une part l'homme, sa pensée, son langage et d'autre part le monde extérieur, plutôt que des oppositions binaires, comme le fait la pensée linguistique dominante en „vs“ (interne vs externe).

En philosophie, le réalisme modéré implique de penser que la vérité dépend autant de justifications internes que des dispositions des agents et de l'état du monde, c'est-à-dire de critères historiques, généalogiques, institutionnels, cognitifs externes (documents et mémoires externes). L'idée défendue par les réalistes de ce type, dont les pragmaticistes (Peirce, James, Putnam, Engel, Tiercelin) est que la vérité est une *enquête* et privilégie les dispositions de l'agent :

Truth has substance because it is constitutively linked to belief, assertion and knowledge and because it is a normative property of our knowledge-seeking inquiries. Truth in this sense is indefinable because it is a concept that cannot be analysed except from its relations with these other concepts. [...] This not implies that Truth is a goddess of whom academics or scientists can regard themselves as priests or devotees, or that the „disinterested search for truth“ is a kind of superstition. It implies, however, that truth is a norm of knowledge and enquiry. There is no ethics of belief and enquiry that is directly built into the notion of truth, but it does not follow that there is no ethics of enquiry (Engel, 2002, p. 147 et 148).

Cette position implique également qu'on se place dans une éthique des valeurs et non une éthique des normes, et qui propose des critères plus robustes que ceux de l'éthique de la discussion (Habermas) ou du principe de charité (James) ou même de

la déférence épistémique qui me semblent nécessaires mais non suffisants pour rendre compte de la connaissance vraie.

1.2. L'épistémologie des vertus

Il s'agit d'un courant américain des années 1980-90 qui pose un lien et parfois une identité entre vertu éthique (le comportement moral) et vertu épistémique (la manière de conduire sa pensée et ses raisonnements). L'épistémologie des vertus, représentée par les Américains L. Zagzebski, E. Sosa, J. Greco ou J. Montmarquet par exemple, présente la connaissance comme une croyance non seulement vraie et justifiée mais obtenue à partir d'un agent vertueux, c'est-à-dire détenteur de vertus intellectuelles qui associent l'éthique et l'épistémique. Ce sont donc les conditions externes de la croyance qui priment sur la valeur de vérité interne de la croyance. L'objectif de ce courant est de renouveler l'épistémologie classique souvent circonscrite aux sciences exactes et de contester la morale métaphysique kantienne bâtie autour de normes transcendantes. Voici comment L. Zagzebski définit la vertu intellectuelle :

Finally, I will argue that intellectual virtue is the primary normative component of both justified belief and knowledge. The justifiedness of beliefs is related to intellectual virtue as the rightness of acts is related to moral virtue in a pure virtue ethics. I define knowledge as cognitive contact with reality arising from what I call „acts of intellectual virtue“. [...] a virtue-based epistemology is preferable to a belief-based epistemology for some of the same reasons that a virtue-based moral theory is preferable to an act-based moral theory (Zagzebski, 1996, p. XV).

Cette définition de la connaissance est remarquable dans la mesure où elle est clairement externaliste : un contact cognitif avec la réalité provenant d'actes de vertu intellectuelle. L. Zagzebski donne les exemples suivants de vertu intellectuelle :

The final stage is the intellectual virtue. Examples include intellectual carefulness, perseverance, humility, vigor, flexibility, courage, and thoroughness, as well as open-mindedness, fair-mindedness, insightfulness, and the virtues opposed to wishful thinking, obtuseness, and conformity. One of the most important virtues, I believe, is intellectual integrity (Zagzebski, 1996, p. 155).

Dans mon travail, j'intégrerai également le point de vue d'E. Sosa : pour lui, la connaissance est une croyance vraie, justifiée et obtenue par un agent vertueux, mais qui possède aussi une capacité réflexive sur sa pensée et son comportement : „One has reflective knowledge if one's judgement or belief manifest not only such direct response to the fact known but also understanding of its place in a wider whole that includes one's belief and knowledge of it and how these come about" (Sosa, 1991, p. 240). À partir de là, je poserai qu'un discours est éthiquement valable s'il procède d'un agent vertueux avec une perspective réflexive qui l'amène à mener une *enquête* sur la vérité du discours. Je parlerai donc de „vertu discursive“ pour désigner la production d'énoncés vrais et justifiés par un locuteur vertueux c'est-à-dire doté d'une perspective sur ses productions.

1.3. L'analyse cognitive du discours

J'ai présenté plus haut la linguistique symétrique définie à partir d'un continuum entre l'interne et l'externe. Contrairement à l'image traditionnelle canonique, largement issue du cartésianisme revivifié par le chomskysme, d'une faculté de langage déposée dans l'esprit humain, la conception symétrique fait du langage une technologie cognitive, dans la perspective externaliste qui est celle de la cognition distribuée (Hutchins, 1994, 1995, Quéré, 1998, Lahlou, 2000). S. Auroux, explorateur avec son équipe (l'équipe du CNRS „Histoire des théories linguistiques“) des „outils linguistiques“, défend également cette position :

L'hypothèse contraire [à la cognition dans la tête] repose sur l'existence de structures cognitives externes à l'individu. Ces structures ont connu leur développement grâce à la technologie intellectuelle de l'écriture ; elles dépendent également d'instruments externes (livres, bibliothèques, instruments de calcul et d'observation, etc.), ainsi que de structures sociales de productions et de cumulation de connaissances (encyclopédies, sociétés savantes, réseaux culturels de production et de reproduction du savoir). Le processus cognitif dépend de la structuration sociale tout comme en dépend la production des richesses (Auroux, 1998, p. 6).

Le concept que je défends ici est celui d'*environnement cognitif*, dans lequel se déploient les technologies intellectuelles dont parle S. Auroux, parmi lesquelles les technologies discursives décrite dans Paveau, 2006 et 2007 (la société et la culture

nous offrent des représentations et des mémoires externes). L'environnement cognitif peut se définir comme le milieu dans lequel évoluent les agents humains (déférence, pouvoir, idéologie), les technologies linguistiques (grammaires, dictionnaires, listes) et discursives (ensemble des discours qui circulent dans une communauté et ensemble des méthodes de production, diffusion, transmission, déformation et modification de ces discours), mais aussi les données culturelles, sociales, institutionnelles.

Parmi ces technologies cognitives, figurent celles de la mémoire et de la démémoire : le discours produit et s'appuie tout en même temps sur des lieux de mémoire et de démémoire¹. J'appelle démémoire discursive un ensemble de phénomènes de discours qui permettent la révision des lignées discursives, c'est-à-dire des transmissions sémantiques culturellement et socialement assurées par les outils de la technologie discursive (les plaques de rues mentionnées par R. Robin en sont un bon exemple). Ces révisions peuvent être des changements sémantiques, des néologies sémantiques, des re-nominations, des reformulations, etc., bref un ensemble de phénomènes qui vont produire des effets transgressifs ou contre-intuitifs dans un contexte particulier ou plus général où règne un accord sémantique.

Dans la perspective éthique qui m'occupe ici, je définis la démémoire comme une enquête épistémique non ou insuffisamment vertueuse, effectuée dans certaines formes discursives que je présenterai plus loin.

Je présente maintenant le cas qui me permet de mettre en œuvre les propositions précédentes.

2. Étude de cas : l'étrange histoire épistémique de l'interdiscours²

La question est la suivante : dans la construction du savoir linguistique, comment interpréter des phénomènes comme l'extraction ou la réinvention de concepts qui reposent sur des formes d'oubli ou d'erreur que l'on peut qualifier de démémoire

¹ Je reprends la notion de R. Robin dans son livre de 2001, *Berlin Chantiers*, analysé dans Robin 2004. Elle explique que l'Allemagne réunifiée remplace, sur les plaques des rues de Berlin, les noms de combattants des brigades internationales par ceux de chevaliers teutoniques. Elle nomme démémoire ce phénomène.

² Je paraphrase ici un titre de M. Pêcheux de 1981, „L'étrange histoire de l'analyse du discours”, lui-même reformulé par J.-J. Courtine en 2004 : „L'étrange mémoire de l'analyse du discours”.

scientifique ? Doit-on en faire des phénomènes épistémiques „normaux” de la vie „normale” des paradigmes (je fais allusion à la notion de science „normale” de T. Kuhn), ou doit-on les considérer sous l’angle éthique comme des phénomènes épistémiques non vertueux, produisant de ce fait des connaissances non conformes aux critères de vérité épistémique et éthique ? Et deux questions afférentes se posent : comment travailler sur les normes de l’enquête épistémique en restant dans la critique sans produire des effets de dénonciation ? Le discours scientifique doit-il fournir des vérités vérifiables et donc des „parades au scepticisme” (Tiercelin, 2005) ou relève-t-il d’un relativisme qui s’accorde avec un certain scepticisme ?

En d’autres termes : sur quelle conception de la vérité le discours scientifique repose-t-il ?

2.1. La notion d’interdiscours

Je propose ici des éléments d’une enquête que je poursuis depuis plusieurs années (Paveau 2009a, 2009b) sur l’évolution des concepts issus de l’analyse du discours dite „française” (Maldidier, 1990, Mazière, 2005). Je choisis la notion d’interdiscours. En 1970, M. Pêcheux produit ce qui est à ma connaissance la première occurrence du mot et de la notion, dans une note d’un travail collectif mené avec A. Culioli et C. Fuchs sur l’automatisation :

Dans sa définition classique, la rhétorique concerne à la fois ce qu’on pourrait appeler la sémantique des domaines (choix de certains mots ou groupes de mots, problème des champs sémantiques,...) et „l’ordre et l’enchaînement des idées”, i.e. *les mécanismes stratégiques d’un discours par rapport aux effets qu’il est destiné à produire*. L’usage du mot rhétorique renvoie ici explicitement au premier sens (en tant qu’il s’agit de glissements constitutifs du domaine, de l’effet métaphorique en tant que primitif et non dérivé aboutissant à l’effet de sens) ; il faut toutefois souligner que cet emploi renvoie implicitement à l’existence de *l’inter-discours (effet d’un discours sur un autre discours)* comme base sur laquelle s’organisent les „mécanismes stratégiques” évoqués plus haut. Cela signifie que l’on est ainsi au niveau du „on parle” ou du „ça parle”, c’est-à-dire au niveau non-conscient (niveau du pré-asserté : lexis et relation primitive) – (Culioli *et al.*, 1970, p. 7, note VII ; je souligne).

On comprend que la notion d’*inter-discours* naît à partir de la psychanalyse et de l’hypothèse de l’inconscient, ou tout du moins d’une réflexion sur les rapports entre

psychanalyse et linguistique. Il faut donc comprendre l'interdiscours comme l'entre-deux entre le discours pris en compte et le discours autre, qui produit des effets sur le discours premier, mais des effets insus, méconnus, ce qui est une dimension fondamentale de l'interdiscours dans sa première version ; et il faut comprendre l'élément *inter-* au sens de „inter-action”, „effet produit sur”, de l'ordre de l'inconscient donc ne possédant pas de matérialité langagière, mais une matérialité idéologique. Ce sera le malentendu le plus important dans l'évolution de la notion.

En 1975, M. Pêcheux propose la définition qui restera aussi classique que sybilline de l'interdiscours, formulée, comme le souligne D. Maldidier, dans le jargon du marxisme-léninisme de l'époque :

Nous proposons d'appeler interdiscours ce „*tout complexe à dominante*” des formations *discursives*, en précisant bien qu'il est lui aussi soumis à la loi d'inégalité-contradiction-subordination dont nous avons dit qu'elle caractérisait le complexe des formations idéologiques.

Nous dirons dans ces conditions que le propre de toute formation discursive est de *dissimuler*, dans la transparence du sens qui s'y forme, *l'objectivité matérielle contradictoire de l'interdiscours*, déterminant cette formation discursive comme telle, objectivité matérielle qui réside dans le fait que „ça parle” toujours „avant, ailleurs et indépendamment”, c'est-à-dire sous la domination du complexe des formations idéologiques (Pêcheux, 1975 , p. 146-147 ; je souligne).

Au début des années 1980, J.-J. Courtine donne les descriptions les plus approfondies et sans doute les plus efficaces de la notion :

(2) le primat assigné à un élément théorique central : l'interdiscours.

a) Le niveau de l'énoncé : description de l'interdiscours d'une FD. Nous avancerons que c'est dans l'interdiscours d'une FD (note 6), comme articulation contradictoire de FD et de formations idéologiques, que se constitue le domaine de savoir propre à cette FD.

Note 6. Le terme d'interdiscours (ainsi que celui d'intradiscours utilisé plus loin) est emprunté à PECHEUX (1975) et retravaillé à partir des définitions qu'il en a donné (Courtine 1982 : 249).

L'interdiscours d'une FD doit ainsi être pensé comme un processus de reconfiguration incessante dans lequel le savoir d'une FD est conduit, en fonction des positions idéologiques que cette FD représente dans une conjoncture déterminée, à incorporer des éléments préconstruits produits à l'extérieur de lui-même, à en produire la redéfinition ou le retournement ; à susciter également le rappel de ses propres éléments, à en organiser la répétition, mais aussi à en provoquer éventuellement l'effacement, l'oubli ou même la dénégation (Courtine, 1982, p. 250).

La notion est précisée, et l'on comprend qu'il s'agit d'un processus ou d'une instance (et non d'un phénomène ou d'un ensemble d'énoncés) sur fond d'inconscient et de sujet divisé.

Les chercheurs qui reprennent ensuite la notion la modifient. J. Authier l'articule en 1982 au dialogisme de Bakhtine qui vient d'émerger dans le corpus théorique français grâce à J. Kristeva, dialogisme dont elle souligne „la double surdité à la langue et à l'inconscient”, contrairement à l'interdiscours de M. Pêcheux avec lequel il ne se confond pas, précise-t-elle. M. Angenot et R. Robin effectuent quant à eux une translation tant personnelle que conceptuelle au Canada et contribuent à installer dans les années 1982-1989 le cadre de la sociocritique qui a très vite capté les travaux de M. Pêcheux et de son groupe pour des raisons d'affinités politiques et idéologiques. Un lien est établi entre l'interdiscours, extrait de la théorie marxiste du discours, et le „discours social” proposé par ou autour de C. Duchet dans le cadre de la sociocritique, avec le sens d'„ensemble des discours antérieurs de toutes sortes qui circulent dans la société et dont le texte littéraire se fait l'écho”. De ce lien naît la notion d'„interdiscursivité textuelle”.

Dans les années 1990, l'interdiscours fait l'objet d'une saisie en France (Adam, Rabatel) sous cette version, c'est-à-dire qu'il est matérialisé et constitué d'éléments de discours énoncés, prononcés, mais avec la paternité de l'analyse du discours „française”, attribuée alors à M. Foucault et M. Bakhtine, M. Pêcheux n'étant plus cité ou plus identifié, sa place dans la genèse de la notion s'étant vraisemblablement perdue.

Il se produit donc un aller-retour géographique France-Canada-France, doublé d'un déplacement chronologique de M. Pêcheux à M. Bakhtine, et d'une substitution de M. Pêcheux par M. Foucault. Dans ce triple déplacement, l'auteur de la notion disparaît, et avec lui le système notionnel dans lequel fonctionne l'interdiscours, c'est-à-dire la triade 1. interdiscours-intradiscours-préconstruit, 2. formation discursive et 3. discours-transverse

L'interdiscours, notion qui fait florès, se voit cependant dépourvue d'origine, ou de père fondateur, et c'est sans doute ce point précis qui motive les phénomènes de démémoire. Actuellement, seul P. Macherey, philosophe et non linguiste, semble

avoir conservé la proposition de M. Pêcheux ancrée dans le marxisme et la psychanalyse :

L'interdiscours, c'est cette organisation complexe à dominante, donc potentiellement conflictuelle, qui fait que, là où ça parle, il y a obligatoirement du rapport de forces, générateur de tensions et d'ambiguïtés de sens, et éventuellement d'écarts de conduite, tensions et ambiguïtés totalement ignorées sur le plan de l'intradiscours, où ne jouent que les règles de la langue, d'une manière qui ne souffre pas la contradiction, et tranche nettement entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas, aussi bien d'ailleurs au point de vue de ce qu'il faut dire que de celui de ce qu'il faut faire, l'un et l'autre étant automatiquement ajustés l'un à l'autre (Macherey, 2007, en ligne).

2.2. Les formes de démémoire

La démémoire pose un problème d'éthique épistémologique sur la nature de la connaissance vraie dans la mesure où certaines vertus épistémiques-éthiques semblent faire défaut comme le zèle (*carefulness*), en particulier dans l'enquête, et l'intégrité (*integrity*), c'est-à-dire le fait de prendre en compte les sources. Les phénomènes de démémoire épistémico-éthiques sont construits en discours, ce qui permet de parler d'une démémoire discursive, et sont localisés dans des lieux langagiers-discursifs où se posent des problèmes spécifiquement linguistiques, justiciables par là, indirectement, d'un jugement éthique.

Il existe plusieurs configurations possibles de la démémoire scientifique, et j'en mentionnerai trois ici, la projection rétrospective, la réattribution et l'assimilation analogique. J'en propose une analyse linguistique, pour essayer de montrer que certaines formes langagières-discursives s'avèrent disponibles pour l'inscription d'une valeur éthique des discours.

2.2.1. La projection rétrospective

La notion d'interdiscours est attribuée à M. Bakhtine : il se produit donc une extraction épistémique et une projection rétrospective de l'interdiscours sur le dialogisme (qui se formule en termes d'intertexte), et qui nous revient donc „bakthinisé”, comme le montre l'expression de „dialogisation interdiscursive” qui figure dans l'entrée „Dialogisme” de Détrie *et al.*, 2001, ainsi que les extraits suivants :

a. Mais la question n'est pas seulement de savoir comment une formation discursive construit son espace propre à travers les virtualités de la langue ; cela se fait aussi sous la pression de l'interdiscours, qui contraint étroitement cette interaction du linguistique et du discursif. Comme le souligne bien Bakhtine, tout discours par ses mots est pris à l'intérieur d'une immense rumeur „dialogique” (Maingueneau, 1987, p. 111).

b. Issu de l'univers de référence des locuteurs, l'intertexte est un intrus que le récit s'efforce de capturer à son profit en limitant autant que faire se peut ses effets „dégrisants”. Depuis Bakhtine, on a souvent débattu de la difficulté à délimiter les concepts d'intertexte et d'interdiscours (Biagioli, 2006, en ligne).

c. On distingue souvent le „dialogisme de Bakhtine” de la „polyphonie de Ducrot”, en faisant de la seconde, centrée sur le marquage linguistique des voix (hétérogénéité montrée), un sous-ensemble du premier, traversé par l'interdiscours (Rabatel, 2005, p. 95).

d. A priori, ces relations transtextuelles sont très proches de celles qui ont cours dans l'analyse de discours (profondément influencée par Bakhtine), notamment de celle d'interdiscours. Dans le *Dictionnaire d'analyse du discours*, sous la plume de Maingueneau, l'interdiscours est défini comme l'ensemble des unités discursives avec lesquelles un discours particulier entre en relation explicite ou implicite avec un espace discursif déterminé. [...] L'interdiscours, dont l'empreinte sociale est déterminante, présente un caractère plus contraignant que l'intertexte. Ce trait est particulièrement mis en avant par Pêcheux, pour qui l'interdiscours prime le discours, en dépit des illusions du sujet parlant qui pense sa parole comme un commencement radical : ça parle toujours avant, ailleurs, y compris au plan linguistique, avec la notion de préconstruit (Henry, Pêcheux) – (Rabatel, 2006, p. 179).

Procédons à l'analyse linguistique de ces discours : sur le plan *lexical*, se produit un phénomène d'étymologie populaire puisque les origines reconstruites deviennent

les origines authentiques. Sur le plan *discursif*, on assiste à une révision des lignées discursives, c'est-à-dire des lieux de mémoire discursive, qui assurent la transmission des prédiscours et le maintien de la mémoire cognitivo-discursive : dans les cas examinés, les outils internes sont essentiellement les noms propres (patronymes) et les outils externes sont : les textes de Bakhtine et des auteurs qui ont repris ses propositions sur ce point précis (en l'occurrence J. Authier sur l'articulation dialogisme-interdiscours très soigneusement décrite dans Authier 1995) ; le discours didactique d'enseignement de la théorie du discours à l'université ; le discours de l'histoire de la discipline

La mémoire est donc reconstruite et le sens de l'histoire est inversé par la rétrospection, ce qui est un procédé fréquent de la mémoire en général (on projette le présent sur le passé) : l'interdiscours est vu comme dérivant du dialogisme, filiation contredite par la réalité chronologique qui date bien l'interdiscours chez Pêcheux-Culioli-Fuchs de 1969-1970 dans une tradition althusséro-lacanienne ; quant au dialogisme, il appartient à une tradition très différente et à mon sens incompatible, en France et en français à partir de 1981 dans la traduction de Bakhtine par T. Todorov, J. Kristeva ayant en 1966-67 proposé la notion d'intertexte.

2.2.2. La réattribution à des contemporains : M. Foucault

M. Foucault est un père d'adoption fréquent pour l'interdiscours, sous différentes modalités. On trouve une réattribution simple dans a et b :

a. L'architextualité [...] ne doit pas être confondue avec l'intertextualité. Cela d'autant plus que J.-P. Bronckart par exemple, parle d'„intertexte” là où, suivant Foucault et Maingueneau à sa suite, nous dirons „interdiscours”. [...]

Directement lié à une formation sociodiscursive, l'interdiscours, quant à lui, contraint les sujets. [...] Là où l'intertextualité apparaît comme libre de toute détermination générique, l'interdiscours – phénomène d'architextualité et plus largement de transtextualité – est étroitement lié aux genres qui caractérisent une formation sociodiscursive (Adam, 1999, p. 85).

b. Les énoncés émergent non pas d'un „sujet idéal” à la source du sens, ni d'un point abstrait d'un espace, à partir duquel se généreraient tous les énoncés possibles dans le cadre d'une grammaire générative globale et définitive, mais d'un interdiscours (M. Foucault, 1969, M. Pêcheux, 1975,

F. Mazière, 2005) au sein duquel se constitue une mémoire discursive à l'œuvre pour chacun [...] (Lecomte, 2006, en ligne).

La réattribution peut être plus complexe *via* le concept de formation discursive, auquel l'interdiscours se voit alors subordonné, d'où son attribution à M. Foucault :

c. 2.1. Interdiscours et formations socio-discursives

[...] M. Foucault montre qu'une unité linguistique (phrase ou proposition) ne devient unité de discours (énoncé) que si on relie cet énoncé à d'autres, au sein de l'interdiscours d'une formation sociale : [citation de Foucault dont „Un énoncé a toujours des marges peuplées d'autres énoncés”]

note 5 : [...] les travaux de Foucault ont assez fortement influencé l'analyse du discours française – à commencer par M. Pêcheux – pour que nous considérions un moment certains aspects intéressants notre propos. Pour la notion d'interdiscours [...], je renvoie au DAD (Charaudeau, Maingueneau, Seuil, 2002) – (Adam, 2005, p. 20)³.

d. La notion d'interdiscours est souvent associée à celle de formation discursive introduite d'abord par Michel Foucault (1969) puis par Michel Pêcheux qui l'a fait entrer dans l'analyse de discours : „Une formation discursive ne se constitue et ne se maintient qu'à travers l'interdiscours” (Maingueneau, 1996, p. 43) – (Hutin, 2004, p. 48).

Dans ces énoncés, le traitement linguistique est le même que précédemment, c'est-à-dire par étymologie populaire et révision des lignées discursives.

2.2.3. L'assimilation analogique

Elle se fait avec la notion d'intertexte, à partir des travaux de sociocritique au Canada :

a. Interdiscursivité : [...] tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit dans un état de société donné [...]. Tout ce qui se narre et s'argumente, si l'on pose par hypothèse que la narration et l'argumentation sont les deux modes fondamentaux de la mise en discours (Angenot, 1982, p. 107).

³ Dans son article de 2006, cette généalogie est révisée et la notion d'interdiscours est replacée dans son contexte d'origine, ce qui prouve que les enquêtes menées par des agents vertueux ont un effet sur le discours scientifique...

b. Ce dernier schéma, si l'on accepte d'y voir une anaphore au moins potentielle, va me permettre d'aborder le problème de la reconstitution de ce que J. Kristeva appelle l'avant-texte, et M. Pêcheux l'interdiscours (Sériot, 1987, p. 147).

Ce que je veux montrer est que l'anaphore par nominalisation est un point de passage entre la cohérence linéaire superficielle des phrases d'un texte, et l'avant texte, inter-texte ou interdiscours qui en est la condition de possibilité et auquel il est mêlé en un entrelacs inextricable (Sériot, 1987, p. 157).

c. Si texte et discours sont à prendre dans un même paradigme langagier, force est de constater qu'à la problématique de la „littérarité“ et à celle de „l'intertextualité“, si caractéristiques du texte littéraire pris dans sa clôture, il faut désormais ajouter sinon substituer une problématique de l'interdiscursivité qui se déploierait dans tous les domaines du social [...] (Robin, 1989, p. 16).

d. [Entrée interdiscours] : l'interdiscours est au discours ce que l'intertexte est au texte
[...] un ensemble de discours
[...] l'ensemble des unités avec lequel [un discours particulier] entre en relation. [...] discours cités, discours antérieurs du même genre, discours contemporains d'autres genres, etc. (Maingueneau, 1996).

e. L'interdiscursivité textuelle : hypothèses de travail

Corollaire obligé, par l'„(inter)discours“ j'entends le discours singulier ou l'ensemble des discours spécifiques et des textes socialement signifiants, insérés plus ou moins manifestement dans la structure textuelle et que l'on retrouve dans sa mémoire à la lecture d'un passage ou d'un segment plus développé du roman (16).

Note 16. Étant donné le caractère flottant et insaisissable à certains égards de ces notions, ces définitions possèdent pour moi une valeur opérationnelle sans perdre leur valeur proprement heuristique. Je les formule à partir de celles de l'intertextualité et de l'intertexte que propose Michael Riffaterre dans son étude „L'intertexte inconnu“, *Littérature*, n° 41, 1981, p. 5-6 (Kwaterko, 1998, p. 7).

Partant de l'idée d'„interdiscours“, qui pénètre, après les travaux en théorie du discours de Michel Pêcheux (20), la réflexion sociocritique avec toute la complexité des variables définitionnelles 21, ma démarche vise à traiter l'interdiscursivité comme phénomène proprement textuel, c'est-à-dire comme un „discours social“ spécifiquement romanesque, se déployant, selon Claude Duchet, de façon particulièrement intense dans le texte du roman.

Note 20. Où elle se trouve rattachée à la notion de „discours-transverse“ et sert à désigner les interrelations des „formations discursives“ et des formations idéologiques qui les englobent. Voir de Michel PECHEUX, *Les vérités de la Palice*, op. cit., p. 146 et suiv. [...] (Kwaterko, 1998, p. 9).

f. Par ailleurs, l'analyse du discours et les études littéraires ont privilégié, sous les appellations de „discours social”, „interdiscours” et „intertexte”, l'espace discursif global dans lequel s'articulent les opinions dominantes et les représentations collectives (Amossy, 2000, p. 89).

Cette dernière remarque permet à R. Amossy une véritable reconstruction généalogique :

g. L'analyse du discours peut contourner ces problèmes grâce à la notion d'interdiscours, construite sur le modèle d'intertexte (que nous proposons de réserver pour les études littéraires, où cette notion a d'abord été employée) [citation de Maingueneau 1996]. Nous utiliserons le terme d'interdiscours pour renvoyer à la dissémination et à la circulation des éléments doxiques dans des discours de tous types (Amossy, 2000, p. 99).

Et cette dérivation de l'interdiscours à partir de l'intertexte permet à son tour l'hypéronymisation de l'intertexte :

h. L'intertextualité n'est alors qu'un cas particulier de l'„interdiscursivité “ pensé comme carrefour de discours ou „dialogisme“ (Bakhtine).

Pour les tenants de l'intertextualité „généralisée”, la thèse de l'interdiscursivité fait du discours littéraire un discours social parmi d'autres et une pratique toujours politique (Escola, 2009, en ligne).

Sur le plan lexical, ces exemples présentent un phénomène d'étymologie populaire à partir d'une ressemblance morphologique via l'élément *inter-*. Sur le plan lexico-sémantique, on note l'apparition d'une forme de dérivation, puisque la paire intertexte/interdiscours est (re)construite sur le modèle de texte/discours. Se produit également un changement de sens dans la mesure où le nouvel interdiscours est défini comme un ensemble d'énoncés, et non plus comme un processus ou une instance. Mais du coup, un doublet disparaît : ce que la sociocritique appelle *interdiscours* avait reçu un nom chez M. Pêcheux, le *discours-transverse* ; or il se trouve que le mot et la notion disparaissent presque complètement, recouverts par la nouvelle version de la paire interdiscours/intertexte. Enfin l'hypéronymisation accomplit une sorte de rationalisation, le rapport opaque entre les deux mots étant résolu par leur hiérarchisation.

De cette exploration d'une éventuelle dimension éthique des formes langagières-discursives, je retiens pour le moment ces formes disponibles pour une valeur

éthique : l'étymologie populaire, la révision des lignées discursives (la reformulation dans la réattribution des paternités scientifiques par l'usage des noms propres), la dérivation, le changement de sens, la disparition d'un terme, l'hypéronymisation.

3. En guise de conclusion : des questions

3.1. La connaissance scientifique est-elle déférentielle ou référentielle ?

Ou plus exactement la dimension éthique de la connaissance permet-elle de se contenter de la déférence, c'est-à-dire du fait de tenir son savoir d'une source extérieure (De Brabanter *et al.* 2007), de la confiance épistémique (Origgi 2007) ou du principe de charité (consistant selon W. James à attribuer à l'autre une valeur de vérité pour ses énoncés) ? Dans les lieux consensuels de la disciplinarisation (manuels, dictionnaires, enseignement), la réponse est oui : les reconstructions, réattributions et reformulations sont garanties par des autorités, et transmises à des publics captifs et moins informés. Est-ce suffisant pour que la vérité, celle de l'histoire, des textes, du monde en un mot, soit garantie, je ne le pense pas. Dans la perspective réaliste qui est la mienne, où la vérité est tant interne qu'externe, les réinterprétations sont contrôlées par la réalité extérieure elle-même, qui fournit des traces et des preuves : ici, la réalité extérieure est constituée des textes écrits et lus, ainsi que des paroles prononcées et entendues par les différents linguistes, lecteurs, auditeurs, sur cette question de l'interdiscours ; en un mot, une mémoire discursive. C'est une forme de „résistance du monde”, selon l'expression de C. Tiercelin.

3.2. À quel degré la connaissance scientifique est-elle historicisée/able ?

La question de l'historicisation implique celle de la déformation. Dans son ouvrage sur la grammatisation (1994), S. Auroux 1994 pose trois principes pour l'historien des connaissances scientifiques :

- la *définition purement phénoménologique de l'objet* implique de ne pas avoir forcément une vue parfaitement claire de l'objet, qui n'existe en soi, mais est pris dans le réseau des savoirs dont il est la cible. Des savoirs se sont constitués sur les

notions, par exemple celle d'interdiscours, qui modifient la nature même de cet objet ;

- la *neutralité épistémique* qui consiste à prendre en compte un élément comme savoir seulement s'il est considéré comme un savoir par une communauté ;

- l'*historicisme modéré* : „Si tout savoir est un produit historique, cela veut dire qu'il résulte à chaque instant de l'interaction des traditions et de l'environnement. Il n'y a aucune raison pour que des savoirs situés différemment dans l'espace-temps soient organisés de la même façon, sélectionnent les mêmes phénomènes ou les mêmes traits des mêmes phénomènes” (Auroux, 1994, p. 17).

Ces principes nous aident à comprendre que la déformabilité de savoirs est une condition même de leur existence et que, en cette matière, tradition, transmission et trahison sont liées, pour paraphraser un adage bien connu. La question pour moi sera d'intégrer le paramètre éthique à ce dispositif de manière à m'interroger sur sa vertu tant éthique qu'épistémique.

3.3. La critique éthique est-elle pertinente dans les sciences humaines et sociales ?

Il y a plusieurs réponses à cette question, qui dépendent de la posture épistémologique et de la théorie de la connaissance adoptées :

- la position pragmatiste : la dimension éthique est intégrée à la théorie de la connaissance car elle est essentiellement pratique et les questions d'attribution, de transmission, d'extraction de concepts sont de plein droit des questions scientifiques ;

- la dimension éthique est considérée comme non scientifique, dans une perspective épistémologique classique qui maintient des frontières étanches entre les domaines scientifique et éthique, et qui revendique une sorte de pureté épistémique à travers la visée de l'objectivité scientifique ; dans cette optique la vérité n'est pas le résultat d'une vertu mais celui d'une procédure logique ;

- la position sceptique : la dimension éthique n'est pas pertinente en sciences humaines et sociales car les vérités n'y sont que relatives, ce qui pose à mon sens

de redoutable problèmes à partir du moment où on envisage l'enseignabilité et la transmissibilité des résultats de la recherche.

3.4. La mémoire scientifique est-elle nécessaire à l'élaboration des paradigmes scientifiques ?

L'utilité de la „nouvelle” notion d'interdiscours est bien discutable me semble-t-il : dans la mesure où elle devient synonyme d'intertexte et de discours social, elle aurait tout à gagner d'un coup de rasoir d'Occam. L'une des questions les plus intéressantes de cette histoire notionnelle est sans doute celle de la réattribution : pourquoi les auteurs attribuent-ils cette notion à d'autres qu'à son concepteur ? La question est apparemment simpliste, mais elle est sans doute celle de l'élaboration de la science dans sa dimension traditionnelle au sens épistémologique du terme, c'est-à-dire transmissionnelle : l'analyse du discours se donne des maîtres, des pères fondateurs, comme tous les paradigmes ou courants ou traditions dignes de ce nom. Il se trouve que M. Pêcheux est, institutionnellement parlant, un mauvais candidat à la paternité scientifique : il a intimement mêlé science et engagement politique, il a finalement peu écrit, en tout cas peu d'ouvrages de synthèse, comparativement à M. Foucault et dans une moindre mesure à Bakhtine, et il a renoncé volontairement à cette „fonction paternelle” par une disparition volontaire. Le suicide. Il n'a pas fait d'école ni de disciples puisque ses collaborateurs, à sa mort, se sont tus. Les réinterprétations et déformations actuelles de ses propositions constituent sans doute la reconstruction imaginaire nécessaire de cette filiation intellectuelle absente.

Bibliographie

Références scientifiques

- Auroux, Sylvain (1994) *La révolution technologique de la grammatisation*. Liège. Pierre Mardaga.
- Auroux, Sylvain (1998) *La raison, le langage et les normes*. Paris. PUF.
- Authier-Revuz, Jacqueline (1982), „Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'autre dans le discours ”, *DRLAV* 26 , p. 91-151.
- Authier-Revuz, Jacqueline (1995) *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Paris. Larousse.

De Brabanter, Philippe *et al.* (2007) „Les usages déférentiels ”, In : A. Bouvier A. et B. Conein (dir.) *L'épistémologie sociale. une théorie sociale de la connaissance*, *Raisons pratiques* 17, p. 139-164.

Delamotte-Legrand, Régine ; Caïtucoli, Claude (2009) (dir.). *Morales langagières. Autour de propositions de recherche de Bernard Gardin*. Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre.

Engel, Pascal (2002) *Truth*. Chesham. Acumen.

Engel, Pascal (2007) *Va savoir ! De la connaissance en général*. Paris. Hermann.

Fairweather, Abrol ; Zagzebski Linda (eds) (2001) *Virtue Epistemology. Essays on Epistemic Virtue and Responsibility*. New York. Oxford University Press.

Hutchins, Edwin (1994 [1991]) „Comment le cockpit se souvient de ses vitesses”, *Sociologie du travail* 4, p. 461-473.

Hutchins, Edwin (1995) *Cognition in the Wild*. Bradford Books-MIT Press. Cambridge MA.

Lahlou, Saadi (2000) „Attracteurs cognitifs et travail de bureau”, *Intellectica*, 2000/1, 30, p. 75-113.

Maldidier, Denise (prés.) (1990) *L'inquiétude du discours. Textes de M. Pécheux*. Paris. Éditions des Cendres.

Mazière, Francine (2005) *L'analyse du discours. Histoire et pratiques*. Paris. PUF.

Origgi, Gloria (2007) „Le sens des autres. Ontogenèse de la confiance épistémique”, In : A. Bouvier et B. Conein, (dir.), *L'épistémologie sociale. une théorie sociale de la connaissance*, *Raisons pratiques* 17, p. 121-138.

Paveau, Marie-Anne (2006) *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

Paveau, Marie-Anne (2007) „Discours et cognition. Les prédiscours entre cadres internes et environnement extérieur”, *Corela* (Cognition, Représentation, langage) en ligne sur <http://revue-corela.org>.

Paveau, Marie-Anne (2009a) „Vices et vertus du discours universitaire. Une perspective éthique”, *Les discours universitaires : formes, pratiques, mutations*, p. 91-99.

Paveau, Marie-Anne (2009b) (à par.) „Interdiscours et intertexte. Généalogie scientifique d'une paire de faux jumeaux”, Actes du colloque international, *Linguistique et littérature : Cluny, 40 ans après*.

Paveau Marie-Anne (2009c) (à par.) „Mais où est donc le sens ? Pour une linguistique symétrique”, Actes du colloque international *Res per nomen*.

Rabatel, Alain ; Chauvin-Vileno, Andrée (coord.) (2006) „Énonciation et responsabilité dans les médias”, *Semen* 22.

Putnam, Hilary (1994 [1990]) *Le réalisme à visage humain*, trad. française C. Tiercelin. Paris. Seuil.

Quéré, Louis (1998) „La cognition comme action incarnée ”, In : A. Borzeix *et al.* (dir.), *Sociologie et connaissance. Nouvelles approches cognitives*, p. 143-164.

Robin Régine (2001) *Berlin chantiers. Essai sur les passés fragiles*. Paris. Stock.

Robin Régine (2004) „Entre histoire et mémoire”, In : B. Müller (dir.), *L'histoire entre mémoire et épistémologie. Autour de Paul Ricœur*, p. 39-73.

Sosa Ernest (1991) *Knowledge in Perspective : Selected Essays in Epistemology*, Cambridge and NY. Cambridge University Press.

Tiercelin Claudine (2002), *Hilary Putnam, l'héritage pragmatiste*. Paris. PUF.

Tiercelin Claudine (2005), *Le doute en question. Parades pragmatistes au défi sceptique*. Paris. Éditions de l'éclat.

Zagzebski Linda (1996) *Virtues of the Mind. An Inquiry into the Nature of Virtue and the Ethical Foundations of Knowledge*. Cambridge. Cambridge University Press.

Corpus de l'enquête

Adam, Jean-Michel (1999) *Linguistique textuelle : Des genres de discours aux textes*. Paris. Nathan.

Adam, Jean-Michel (2005) *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, A. Colin.

Adam, Jean-Michel (2006) „Intertextualité et interdiscours : filiations et contextualisation de concepts hétérogènes”, *Tranel* 44, p. 3-26.

Amossy, Ruth (2000) *L'argumentation dans le discours*. Paris. Nathan Université.

Angenot, Marc (1982) „Intertextualité, interdiscursivité, discours social”, *Texte* 2, p. 101-112.

Biagioli, Nicole (2006) „Narration et intertextualité, une tentative de (ré)conciliation”, *Cahiers de Narratologie* 13, en ligne sur <http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id=314>

Courtine, Jean-Jacques (1982) „Définition d'orientations théoriques et construction de procédures en analyse du discours”, *Philosophiques*, IX-2, p. 239-264.

Escola, Marc (2009), „L'intertextualité, réflexions et documents”, *Atelier de théorie littéraire : Intertextualité*, en ligne sur www.fabula.org

Hutin, Séverine (2004) „Quel(s) déploiement(s) interdiscursif(s) pour une analyse de discours de l'écrit-client ?”, In : *Intermédialité, intertextualité, interdiscursivité*, p. 44-57.

Kwaterko, Josef (1998) *Le roman québécois et ses (inter)discours*. Québec. Nota Bene.

Lecomte, Alain (2006) „Vers une pragmatique théorique”, texte de présentation du séminaire des 22 et 23 juin, Grenoble, MSH, ANR PRELUDE, <http://anr-prelude.fr/>

Macherey, Pierre (2007) „Langue, discours, idéologie, sujet, sens : de Thomas Herbert à Michel Pêcheux”, en ligne sur <http://stl.recherche.univ-lille3.fr>

Maingueneau, Dominique (1987) *Nouvelles tendances en analyse du discours*. Paris. Hachette.

Rabatel, Alain (2005) „Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation”, In : J. Bres et al. (éds.), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, p. 95-110.

Rabatel, Alain (2006) „Genette, les voix du texte littéraire et les phénomènes d'hétérogénéité discursive”, *Recherches linguistiques* 28, p. 165-188.

Robin, Régine (1989) „Présentation. L'énigme du texte littéraire“, *Cahier de recherche sociologique* 12, p. 4-18.

Sériot, Patrick (1987) „L'anaphore et le fil du discours“, In : *Opérateurs syntaxiques et cohésion discursive*, p. 147-160.

Van Den Avenne, Cécile (2001) „De l'expérience plurilingue à l'expérience diglossique. Migrants maliens en France“, *Cahiers d'Études africaines* 163-164, XLI-3-4, p. 619-636.

Marie-Anne Paveau est professeure de linguistique française à l'université de Paris 13 et membre du Cenel (Centre d'étude des nouveaux espaces littéraires). Elle travaille en analyse du discours avec une dimension philosophique et cognitive. Elle a publié des travaux sur les formes du discours institutionnel et normatif et développe actuellement une approche du discours qui intègre les acquis de la cognition sociale et propose un renouvellement du contexte (corps, artefacts, environnement non humain). Ses recherches portent également sur l'histoire et l'épistémologie de la linguistique, en particulier sur la validité scientifique des théories profanes et l'intégration de la dimension éthique à la théorie du langage.